

Communication de Monsieur Philippe Bertaud



Séance du 18 octobre 2019



Quelques discours d'Alexandre Soljenitsyne en Occident et sur l'Occident, et notamment le discours de Harvard du 8 juin 1978

En 2018, nous avons discrètement célébré le 100^{ème} anniversaire de la naissance d'Alexandre Soljenitsyne, le 10^{ème} anniversaire de sa mort et le 40^{ème} anniversaire du discours qu'il a prononcé en 1978 à l'université de Harvard et qui fait, pour l'essentiel, l'objet de la présente communication. Discrètement, en effet ! Certes, nous connaissons tous le nom d'Alexandre Soljenitsyne ; nous l'estimons comme un homme sincère, solide, puissant ; nous savons qu'il est l'auteur d'une œuvre considérable ; et nous n'ignorons pas le rôle éminent qui fut le sien dans la révélation des crimes du communisme ; mais, comme le déclarait en 2005 un autre Alexandre, Alexandre Zinoviev, aujourd'hui Alexandre Soljenitsyne nous apparaît comme un homme « tourné vers le passé »^[1]. Et de fait, si nous avons tous entendu parler de *L'Archipel du Goulag*, rares sommes-nous qui l'avons lu, ainsi que le reste de son œuvre : d'abord, parce que, je l'ai dit, cette œuvre est considérable ; mais aussi, parce qu'elle traite d'un temps aujourd'hui révolu et serait, de ce fait, « dépassée ».

Je vais donc me risquer à vous parler d'un écrivain, aujourd'hui quelque peu délaissé, que je n'ai pas vraiment lu ; mais ce délaissement relatif et cette carence, certes blâmable, ne devraient pas être un obstacle à mon propos, car celui-ci concerne moins l'hostilité qu'Alexandre Soljenitsyne voua au communisme soviétique et qui constitue le cœur de son œuvre, que les quelques discours qu'il a tenus en Occident, et sur l'Occident, et notamment le *Discours de*

Harvard. Mais auparavant, il convient de préciser le contexte de ces discours par un bref rappel de la vie d'Alexandre Soljenitsyne, tant cette vie et son œuvre apparaissent intimement liés.

La vie d'Alexandre Soljenitsyne

Les biographes d'Alexandre Soljenitsyne distinguent habituellement cinq périodes dans sa vie. La première période concerne les années 1918 à 1945 : fils posthume d'Issaaki Semionovitch Soljenitsyne, Alexandre Issaïevitch^[2] est né à Kislovodsk, dans le nord du Caucase, le 11 décembre 1918, en pleine tourmente révolutionnaire. Son éducation soviétique lui fera perdre la foi orthodoxe transmise par sa famille. En 1935, il adhère au Komsomol^[3], et, après de brillantes études, il enseigne l'astronomie et les mathématiques. Il est mobilisé en 1941, il devient officier en 1942, et il est plusieurs fois décoré. Il s'avère alors un « soviétique » lucide, mais convaincu, jusqu'à ce qu'il soit arrêté le 9 février 1945, en raison de quelques lettres critiques à l'encontre de Staline, qu'il avait imprudemment surnommé « le Caïd ».

Commence alors la seconde période de sa vie, de 1945 à 1956 : Soljenitsyne est condamné à huit années de détention dans un camp de « rééducation par le travail ». Les quatre premières années se passent dans diverses prisons spéciales pour ingénieurs. Mais en 1950, il refuse de collaborer plus avant avec les projets du régime soviétique ; ses conditions de détention seront alors celles d'un « zek »^[4] dans un camp anonyme de « l'archipel du Goulag » ; des conditions terribles, inhumaines, qu'il ne cessera de décrire et de dénoncer dans ses romans. Libéré du camp en février 1953, Soljenitsyne est relégué à perpétuité au Kazakhstan. Il doit alors lutter contre le cancer, et il frôle encore la mort ; mais il peut enfin écrire, notamment les milliers de vers qu'il avait auparavant composés et mémorisés. Entretemps, Staline était mort ; Soljenitsyne demande donc, et obtient en avril 1956, l'annulation de sa condamnation et de sa relégation.

Commence alors la troisième période de sa vie, de 1956 à 1974. À la faveur alors d'une relance de la « déstalinisation », Soljenitsyne décide d'engager le combat contre le régime communiste, et d'asséner la « vérité capitale » du Goulag, par la publication, en décembre 1962, de son roman intitulé *Une journée d'Ivan Denissovitch*. Le succès de cette publication est immense ; Soljenitsyne est admis à l'Union des Écrivains ; il est reçu par Krouchtchev. Mais, le régime soviétique se crispe à nouveau ; Krouchtchev est évincé du pouvoir en 1964, et Soljenitsyne est exclu de l'Union des Écrivains en 1969. Entretemps toutefois, il a conquis une stature internationale ; un groupe d'intellectuels français le propose pour le prix Nobel de littérature, qu'il obtient en 1970, et

le 28 septembre 1973, le premier tome de *l'Archipel du Goulag* paraît en russe à Paris. Beaucoup l'acquièrent, peu le lisent, mais tous en comprennent l'objet. Cela en est trop pour le régime soviétique ; aussi, le 12 février 1974, Soljenitsyne est-il arrêté, déchu de sa nationalité soviétique, et expulsé le lendemain par avion à Francfort.

Commence alors la quatrième période de sa vie, de 1974 à 1994, celle qui nous concerne ; non pas un « exil volontaire », mais un « bannissement forcé » de vingt années, hors de sa chère Russie, d'abord en Europe, puis aux États-Unis. La cinquième période de sa vie est celle de son retour en Russie, de 1994 jusqu'à sa mort en 2008.

Les discours américains^[5]

C'est sur le sol américain, à Washington et à New York, en juin et juillet 1975, que Soljenitsyne prononce trois discours intitulés « les discours américains ». Dans ces discours, Soljenitsyne « défend énergiquement l'Amérique », qu'il qualifie de « pays de l'avenir » et de « pays jeune », et il en appelle à sa « fermeté », qui seule « permet de résister aux assauts du totalitarisme soviétique ». Mais, il déplore « l'union qui rassemble nos chefs communistes et vos capitalistes ». Il observe aussi qu'« à l'Ouest, d'habiles juristes ont introduit le terme de réalisme juridique » et que beaucoup « pensent que le droit prime la morale » ; en effet, dit-il : « le droit, c'est quelque chose de précis, alors que la morale, toujours selon eux, serait quelque chose de vague. Mais – ajoute-t-il – c'est justement le contraire ! La morale prime le droit ».

Le discours de Harvard^[6] : présentation

Deux ans et demi après ces trois discours, unanimement applaudis ; désormais durablement installé avec sa famille^[7] dans les forêts du Vermont ; Soljenitsyne reçoit une invitation à prononcer un autre discours lors de la séance solennelle qui marque la fin des cours à l'université de Harvard.

Ce discours, prononcé le 8 juin 1978, et ultérieurement intitulé le « *Discours de Harvard* » ou « *Le déclin du courage* », constitue le propos principal de la présente communication ; de ce fait, il appelle quelques observations liminaires, de forme et de fond.

Observations liminaires de forme et de fond

Quant à la forme : Soljenitsyne a écrit et prononcé ce discours, non pas en anglais, qui était pourtant la langue de ses auditeurs, mais en russe. Quant à la forme encore : Soljenitsyne reconnaît dans ses *Esquisses d'exil*, que rédiger un « article », et donc aussi un discours, même longuement préparé, est « un

genre qui n'est pas le (sien) » ; d'où les quelques imperfections formelles de ce discours. En effet, son genre, c'est le récit ; et son objet, c'est sa vie : une vie atypique, féconde et sans compromis ; son objet, c'est aussi la Russie, une Russie méconnue et incomprise.

Quant au fond maintenant : par une précaution oratoire, malheureusement insuffisante comme nous le verrons, Soljenitsyne place son discours sous les auspices de la « vérité », qui est la devise de l'université de Harvard ; mais il prévient ses auditeurs : « La vérité est rarement douce au palais : elle est presque toujours amère », et « ce goût amer, mon discours d'aujourd'hui ne pourra éviter de l'avoir. Mais – ajoute-t-il prudemment – ce n'est pas en adversaire, c'est en ami que je vais vous parler. » Que dit donc cet « ami » ? Suivons son discours.

Deux constats, sur le monde et l'Occident

Soljenitsyne y fait d'abord deux constats. Après quelques considérations sur la colonisation, il constate d'abord l'« éclatement » du monde contemporain ; mais il signale aussitôt : « Le malaise qu'on ressent devant l'éclatement du monde a également donné le jour à la théorie de la convergence entre l'Occident et l'Union soviétique ». Écoutons Soljenitsyne : « Un aveuglement persistant, le sentiment d'une supériorité illusoire, entretient l'idée que tous les pays de grande étendue existant sur notre planète doivent suivre un développement qui les mènera jusqu'à l'état des systèmes occidentaux actuels, théoriquement les meilleurs, pratiquement les plus attrayants » ; mais, poursuit-il, « cette conception est née de l'incompréhension par l'Occident de l'essence des autres mondes, qui se trouvent abusivement mesurés à l'aune occidentale. »

Qu'en est-il de cette « aune » ? Soljenitsyne fait à cet égard un second constat, non plus sur le monde, mais sur l'Occident, dont il présente « quelques traits » qu'il « énumère » en sa qualité de « nouveau venu », tel le « Persan » de Montesquieu. Il observe d'abord un « déclin de son courage (...) particulièrement sensible dans la couche dirigeante et dans la couche intellectuelle dominante (...) qui semble aller (...) jusqu'à la perte de toute trace de virilité ». Il constate ensuite son affirmation de la liberté et sa quête du « bonheur », lesquelles, grâce au « progrès technique » et « social », ont débouché sur un « bien-être général ». Il considère aussi son organisation fondée sur la loi, sur le « juridique ». Il note à cet égard qu'« une société qui s'est installée sur le terrain de la loi, sans vouloir aller plus haut, n'utilise que faiblement les facultés les plus élevées de l'homme. Le droit – poursuit-il – est trop froid et trop formel, pour exercer sur la société une influence bénéfique. Lorsque toute la vie est pénétrée de rapports juridiques, il se crée une atmosphère de médiocrité morale qui asphyxie les meilleurs élans de l'homme. » Le droit est une chose, la civilisation en est une autre, plus élevée, mais plus fragile.

Deux questions sur la liberté de la presse

Sur la base de ce second constat, plutôt mitigé, Soljenitsyne pose alors deux questions : la liberté en Occident, certes, mais pour quoi faire ? Et, une presse, libre elle aussi, mais pour quoi dire ?

À la question de la liberté pour quoi faire ? Soljenitsyne répond, mais de manière un peu confuse, pour récolter de la « médiocrité », voire de la « criminalité » ; il observe en effet que cette liberté aurait eu « pour point de départ la bienveillante conception humaniste selon laquelle l'homme, maître du monde, ne porte en lui aucun germe de mal, et (que) tout ce que notre existence offre de vicié est simplement le fruit de systèmes sociaux erronés qu'il importe d'amender ».

À la seconde question, de la presse pour quoi dire ? Soljenitsyne constate qu'elle « jouit (...) de la liberté la plus grande » et qu'elle « est devenue la force la plus importante des États occidentaux ». C'est donc avec courage, voire avec témérité, alors que l'affaire du Watergate était encore récente et que le crédit de la presse auprès de l'opinion américaine était considérable, que Soljenitsyne ose ici la critiquer. Il observe ainsi qu'elle « viole impudemment la vie privée des célébrités au cri de "Tout le monde a le droit de tout savoir" » ; qu'elle « est le lieu privilégié où se manifestent cette hâte et cette superficialité qui sont la maladie mentale du XX^e siècle » ; et, surtout, qu'« on y observe des sympathies dirigées en gros du même côté (celui où souffle le vent du siècle) » et que « tout cela a pour résultat, non pas la concurrence, mais une certaine unification ». Il observe aussi que « cette sélection opérée par la mode, ce besoin de tout conformer à des modèles standards, empêchent les penseurs les plus originaux d'apporter leur contribution à la vie publique et provoquent l'apparition d'un dangereux esprit grégaire ».

La thèse de Soljenitsyne

Ces deux questions posées et répondues, Soljenitsyne peut alors exposer sa thèse. Après avoir brièvement rappelé que « tout socialisme (...) aboutit à l'anéantissement universel de l'essence spirituelle de l'homme et au nivellement de l'humanité dans la mort », contre toute attente il déclare qu'« inversement, si l'on me demande si je veux proposer à mon pays, à titre de modèle, l'Occident tel qu'il est aujourd'hui, je devrai répondre avec franchise : non ! » En effet, explique-t-il, « Une âme humaine accablée par plusieurs dizaines d'années de violence aspire à quelque chose de plus haut, de plus chaud, de plus pur, que ce que peut aujourd'hui lui proposer l'existence de masse en Occident, que viennent annoncer, telle une carte de visite, l'écoeuvante pression de la publicité, l'abrutissement de la télévision et une musique insupportable. »

J'ignore si la musique occidentale de l'époque était vraiment « insupportable », celle d'aujourd'hui semble l'être davantage ; quoi qu'il en soit, contrairement à son habitude, contrairement à l'attente de son auditoire, mais conformément à son avertissement liminaire, la critique de Soljenitsyne ne porte plus ici sur le communisme, mais sur l'Occident. Pour ce faire, Soljenitsyne dresse un constat, puis il pose une question, et il esquisse une réponse.

Le constat tout d'abord. Après avoir observé, là encore de manière assez confuse, l'Angola, le Vietnam, Fidel Castro, les pacifistes, la Chine et le Cambodge, Soljenitsyne déclare qu'« aucun armement, si grand soit-il, ne viendra en aide à l'Occident, tant que celui-ci n'aura pas surmonté sa perte de volonté » ; en effet, dit-il, « pour se défendre, il faut être prêt à mourir, et cela n'existe qu'en petite quantité au sein d'une société élevée dans le culte du bien-être terrestre ».

Soljenitsyne pose ensuite une question : « Comment le monde occidental est-il tombé dans un pareil état d'impuissance ? » Il observe en effet que « l'Occident n'a fait que progresser (...) dans une direction sociale déclarée, la main dans la main avec le brillant Progrès technique. Et le voici qui se retrouve dans son actuel état de faiblesse. » La réponse à cette « erreur », Soljenitsyne la situe « à la base de la pensée des Temps nouveaux ». Écoutons cette réponse : « La conception du monde qui domine en Occident, née lors de la Renaissance, coulée dans des moules politiques à partir de l'ère des Lumières (...) on pourrait l'appeler « humanisme rationaliste » (...) qui proclame et réalise l'autonomie humaine par rapport à toute force placée au-dessus de lui (...) En soi, évidemment, le tournant de la Renaissance était inéluctable ; le Moyen Âge avait épuisé ses possibilités (...) Mais, du coup, nous avons bondi de l'Esprit vers la Matière, de façon disproportionnée et sans mesure. La conscience humaniste se proclama notre guide, dénia à l'homme l'existence du mal à l'intérieur de lui, et ne lui reconnut pas de tâche plus haute que l'acquisition du bonheur terrestre. »

Le discours de Harvard : analyse et discussion

Que dire de cette thèse, de cette réponse, et plus généralement de ce discours ?
Observations sur cette thèse : l'humanisme ; le matérialisme ; le progrès ; la mort

Selon Soljenitsyne, la civilisation de l'Occident moderne serait dominée par l'homme et par la matière, et, entre les deux, par le progrès : par l'homme, et rien que l'homme ; par la matière, et non par ce qui la dépasse ; par le progrès certes, mais le progrès technique et économique, non pas le progrès spirituel ou moral ; et *in fine*, toujours inéluctable, par la mort.

Il semble toutefois que Soljenitsyne commette une erreur, lorsqu'il affirme que « la conscience humaniste (...) dénia à l'homme l'existence du mal à l'intérieur de lui ». Certes, Jean-Jacques Rousseau affirme que « la nature a fait l'homme heureux et bon », mais que « la société le déprave et le rend misérable »^[8]. Toutefois, l'opinion de la plupart des philosophes et des moralistes modernes s'avère plus pessimiste^[9] : considérant l'horreur des guerres de religion, et prenant « les hommes tels qu'ils sont »^[10], asservis à leurs passions, enclins certes au bien, mais aussi au mal, ces auteurs substituent au pouvoir religieux de l'Église le pouvoir civil des États, et, plutôt que de combattre en vain toutes les passions de l'homme, ils cherchent et ils trouvent dans l'« intérêt », non pas une vertu, mais une passion compensatrice, capable de dompter les autres passions, et d'apporter ainsi la paix sociale^[11]. Selon Soljenitsyne, c'était « le Plus-Haut qui fixait autrefois une limite à nos passions » ; désormais, comme Montesquieu le constate, ce sera l'« intérêt » ; et de fait, « ruse de l'histoire » ou « main invisible », il semble que « chacun va au bien commun, croyant aller à ses intérêts particuliers »^[12]. Soljenitsyne observe certes une « concurrence active » entre les hommes, mais cette concurrence se révèle plutôt pacifique.

Cela dit, cet « intérêt », et les besoins humains qu'il vise à satisfaire, s'avèrent purement « matériels » ; Soljenitsyne observe ainsi, que, « par-delà le bien-être physique et l'accumulation des biens matériels », « tous les autres besoins de l'homme, plus délicats et plus élevés, restent hors de l'attention des constructions étatiques et des systèmes sociaux ». Cet « intérêt » suscitera donc un progrès, mais un progrès technique, dont Soljenitsyne observe que « tous les succès (...) n'ont pas réussi à racheter la misère morale dans laquelle est tombé le XX^e siècle » ; un progrès qui révèle des « traits communs à la conception du monde et à l'existence de l'Occident d'aujourd'hui et à celles de l'Orient d'aujourd'hui » ; des « traits communs » que Soljenitsyne qualifie de « monstrueux rapprochement » ; mais, ajoute-t-il, « telle est bien la logique de développement du matérialisme ». Certes, Soljenitsyne n'ignore pas les besoins matériels de l'homme ; mais, à l'instar de l'Évangile^[13], il les hiérarchise avec ceux de l'âme : les uns d'abord et ici-bas, tendus vers les autres, « plus hauts ».

Or précisément, l'Occident aurait oublié ce « plus haut » de l'homme qui serait l'âme et ses besoins ; et surtout il aurait oublié la « mort », qui frappe inexorablement chaque homme depuis la nuit des temps. Soljenitsyne, qui l'a souvent côtoyée, déclare à cet égard : « Si l'homme, comme le déclare l'humanisme, n'était né que pour le bonheur, il ne serait pas né non plus pour la mort ». Là encore des propos pertinents ; en effet, si le progrès technique a « adouci nos mœurs » et prolongé la durée de nos vies sur la terre, il a rendu la mort encore plus effrayante. C'est pourquoi, notre civilisation

s'échine à l'oublier, dans le « divertissement », mot pascalien bien connu, dans la « consommation », dans sa quête de l'homme « augmenté » ou dans le « transhumanisme »^[14].

Pour notre part, nous suivons plutôt Gandhi, que Soljenitsyne aurait sans doute approuvé, et qui aurait dit : « Vis comme si tu devais mourir demain ; apprends comme si tu devais vivre toujours ».

Conclusion du discours : autolimitation des besoins du corps et élévation de l'âme

Pour Soljenitsyne, cet « apprentissage », c'est celui de l'« autolimitation » ; il dit ainsi à la fin de son discours : « Seulement l'éducation volontaire en soi-même d'une "autolimitation" radieuse élève les hommes au-dessus du flux matériel de la vie ». « Autolimitation », le mot évoque la « croissance zéro » préconisée par le rapport Meadows rendu en 1972 au Club de Rome. Soljenitsyne observe en effet que notre bond « de l'Esprit vers la Matière » s'est opéré « de façon disproportionnée et sans mesure » ; il se demande donc s'« il est vrai que la vie de l'homme et l'activité de la société doivent avant tout se définir en termes d'expansion matérielle » ; et il conclut son discours en ces termes : « Le monde, aujourd'hui, est à la veille, sinon de sa propre perte, du moins d'un tournant de l'Histoire qui (...) exigera de nous une flamme spirituelle, une montée vers une nouvelle hauteur de vues, vers un nouveau mode de vie (...) Personne, sur la Terre, n'a d'autre issue que d'aller toujours plus haut. »

Telle est la conclusion du Discours de Harvard.

Le discours de Harvard : synthèse et critique

Avant d'examiner quelles furent les réactions à ce discours, il nous appartient d'en faire une brève critique et une synthèse.

Synthèse des idées forces du discours

Certes Soljenitsyne y affirme plus qu'il n'argumente, il est rarement explicatif, souvent confus. Néanmoins, la plupart de ses constatations ou de ses affirmations se sont avérées pertinentes, voire prémonitoires, même si Soljenitsyne n'est ni le seul, ni le premier à les faire. Quelles sont donc ces constatations ou affirmations, sachant que nous avons déjà examiné sa conception de l'homme et que nous reviendrons ultérieurement sur sa critique du progrès ?

En premier, l'idée que « l'Occident (ne) finira jamais de payer (...) la facture présentée par les anciennes colonies » s'est illustrée par ses aides multiples et par ses nombreuses déclarations de « repentance », toutes aussi vaines que répétées. Ensuite, l'hypothèse de la « convergence », selon laquelle « tous les

pays (...) doivent suivre un développement qui les mènera jusqu'à l'état des systèmes occidentaux actuels», s'est concrétisée dans notre «mondialisation», celle d'un marché unique et d'une finance planétaire; une «mondialisation», certes économique, mais aussi de civilisation, «à l'aune occidentale».

Le fait qu'entre temps, il y ait eu des «traits communs» entre l'Occident et l'Orient, et que ce «monstrueux rapprochement» résulte de «la logique de développement du matérialisme», sont typiques de la même «société industrielle», capitaliste ou socialiste, observée par Raymond Aron.

Le fait que «les lois sont si complexes qu'un simple citoyen est incapable de s'y reconnaître sans l'aide d'un spécialiste» et qu'«à partir d'un certain niveau de problème la pensée juridique pétrifie», s'est actualisé dans l'inflation de nos normes législatives et dans un juridisme tatillon, lesquels paralysent plus qu'ils ne dynamisent nos actions, voire suscitent une véritable injustice.

Que de ce fait, «il se crée une atmosphère de médiocrité morale» qui débouche sur une «impasse politique», l'élection de Donald Trump en témoigne. Quant à l'observation dans la presse «de sympathies dirigées en gros du même côté», elle est aujourd'hui incarnée par le «politiquement correct» et par la «pensée unique». Enfin, l'idée plus positive, quoiqu'encore chimérique, de «l'éducation volontaire en soi-même d'une autolimitation radieuse», s'est actualisée dans ce qu'on appelle aujourd'hui confusément la «convivialité», l'«écologie», la «décroissance» ou le «développement durable».

Critique particulière de cette notion d'«autolimitation»

Cette idée d'«autolimitation» conclut le discours de Soljenitsyne; elle semble juste, et le constat qui la fonde semble s'être aggravé depuis; elle mérite donc une critique: faut-il en effet limiter la croissance économique et le progrès technique, et, partant, les désirs de l'homme? Si oui, quelle contre-force opposer, selon Soljenitsyne, à ce «désir constant d'avoir toujours plus», à cet «assouvissement des passions», à cette «auto-expansion»? Et si non, que faire?

Faut-il donc «s'autolimiter»? L'expansion serait en effet naturelle; elle s'illustre par la «croissance», notamment économique, dont les moteurs sont le progrès technique et les désirs humains; elle correspondrait à l'injonction du premier chapitre de la Genèse: «Fructifiez, multipliez, emplissez la terre, conquérez-la». Soljenitsyne observe cependant que «l'autolimitation librement consentie est une chose qu'on ne voit pratiquement jamais» et que «tout le monde pratique l'auto-expansion». Or cette «auto-expansion» serait illusoire pour l'homme et dangereuse pour la cité: illusoire pour l'homme qui, après s'être accru naturellement, décroît nécessairement; et dangereuse pour la cité, les excès actuels de notre croissance économique en témoignent.

L'« auto-expansion » matérielle devrait donc être limitée. Mais comment le faire ? Une première limite résidait jadis dans la morale et dans le droit ; cette limite était d'ordre culturel. En effet, sous notre Ancien Régime, selon le mot de Soljenitsyne dans son premier discours américain, « la morale prim(ait) le droit » ; un droit qui alors n'était pas vraiment édicté, mais constaté ; un droit simple, constant, naturel et limité. Mais les vies alors étaient rudes, car il y existait une seconde limite, impérative, d'ordre naturel. En effet, jusqu'au XVIII^e siècle, l'homme, « infini dans ses vœux », était « borné dans sa nature » ; il était « borné » par l'inadéquation de ses ressources et de ses moyens à la satisfaction, non seulement de ses désirs, mais aussi de ses besoins vitaux. Les techniques étaient alors déficientes et on ignorait encore le « progrès » mis en évidence, selon Soljenitsyne, par Turgot à la fin du XVIII^e siècle ; on méconnaissait aussi l'un des moteurs de ce progrès qui était le « profit ».

Qu'en est-il donc de cette idée de « progrès » ? En fait, si le bien s'opposait au mal, par-delà le « bien », il y avait le « mieux » ; le « bien » jadis était absolu, avec le « progrès » il est devenu relatif ; c'est pourquoi, depuis les « Temps nouveaux », on relativise, on valorise, on numérise, et, avec le « profit », on comptabilise, on maximise ; subrepticement les valeurs ont remplacé la vérité, et la quantité a supplanté la qualité. Désormais, selon Soljenitsyne, ce qui anime les hommes c'est « le désir constant d'avoir toujours plus, toujours mieux ». Sous l'effet de cette idée de « progrès », à la fois technique et social, les deux limites, naturelle et culturelle, à l'« auto-expansion » furent « progressivement » repoussées ; la Révolution industrielle bouleversa les cadres économiques et sociaux hérités de l'Ancien Régime, et la Révolution française en bouleversa le cadre juridique en attribuant notamment le pouvoir législatif à la souveraineté populaire ; sauf que le droit n'était plus limité par la tradition, désormais suspecte, ni par la coutume, dorénavant écrite et codifiée, mais fixé par la loi : une loi souple et sans limite ; une loi qui pouvait s'adapter aux avancées du progrès technique et social.

Or aujourd'hui cette idée de « progrès » est controversée ; le mieux s'avérerait l'ennemi du bien. Certes la paix sociale règne, plus ou moins ; sur ce point Montesquieu et d'autres auraient eu raison. Toutefois le progrès moral serait douteux ; en effet prédomineraient en Occident, selon Soljenitsyne : « le déclin du courage » et l'augmentation de « la criminalité » ; « l'écoeürante pression de la publicité » et « l'abrutissement de la télévision » ; « le déclin des arts » et « l'absence de grands hommes d'État ». Quant au progrès technique, il se caractérise certes par l'allongement de nos vies terrestres et par un mieux-être général ; mais il se caractérise aussi, selon nous, par la pollution, par l'épuisement de nos ressources naturelles, par l'explosion démographique, par la concentration des hommes

dans des mégapoles implacables, et, peut-être aussi, par le réchauffement climatique.

Il faudrait donc entraver le progrès technique et limiter nos désirs ; mais par quoi, se demande Alain Finkielkraut ? « par quoi ces limites qui ne sont assignées par rien ni par personne, ni Nature, ni Dieu, (seraient)-elles dessinées ? »^[15] ; par quoi si, selon l'adage, « on n'arrête pas le progrès » ? Mais au fait pourquoi ? Jacques Ellul observe à cet égard que « C'est maintenant la technique qui opère le choix ipso facto, sans rémission, sans discussion possible entre les moyens à utiliser (...) L'homme (ni le groupe) ne peut décider de suivre telle voie plutôt que la voie technique (...) ou bien il décide d'user du moyen traditionnel ou personnel (...) et alors ses moyens ne sont pas efficaces, ils seront étouffés ou éliminés ; ou bien il décide d'accepter la nécessité technique, il vaincra (...) soumis de façon irrémédiable à l'esclavage technique. Il n'y a donc absolument aucune liberté de choix^[16]. »

L'« auto-expansion » serait donc naturelle, et le progrès technique serait irrépessible ; dès lors les vœux de limite ou d'entrave résonneraient comme des vœux pieux. Même la politique, qui seule pourtant fait le droit et le fait respecter, s'avère impuissante ; Soljenitsyne parle à cet égard d'une « impasse politique » et Jacques Ellul constate que « c'est la politique qui est de plus en plus réduite par la technique, et incapable aujourd'hui de diriger la croissance technicienne dans un sens ou dans l'autre »^[17]. Et de fait, les lois de bioéthique sont régulièrement requises de s'adapter aux progrès de la technique ; et le désir de consommer, par ailleurs fortement encouragé par le droit, lui-même dicté par le profit, l'a récemment emporté sur la tradition du dimanche ou du shabbat.

Comment dans ces conditions, espérer l'avènement de cette « éducation volontaire en soi-même d'une autolimitation radieuse » préconisée par Soljenitsyne ? En fait, Soljenitsyne semble se poser, mais en sens inverse, et sans vraiment y répondre, la même question que les penseurs des Temps modernes, qui avaient trouvé dans l'intérêt une passion compensatrice, capable de dompter les autres passions et de maintenir ainsi la paix sociale. Soljenitsyne craint en effet la violence qui pourrait accompagner une éventuelle décroissance ; il observe ainsi que « le cœur de votre démocratie et de votre civilisation est resté privé d'électricité durant quelques heures, tout au plus, et voici que soudain jaillissent des foules de citoyens américains, pillant et violent. Telle est la minceur de la pellicule ! » Or aujourd'hui, quelle vertu, sinon quelle passion, pourrait nous prémunir contre cette violence et se substituer à l'intérêt ? Nos sciences « humaines » ou « sociales » s'avèrent incapables de répondre à cette question, et Soljenitsyne ne nous dit guère ce qu'il en est de ce « plus haut » vers lequel il nous invite à nous « élever ».

Alors que faire? Certes penser et dire, comme Soljenitsyne a pensé et dit, malgré la mode et l'air du temps; ensuite « agir », en appliquant avec courage sa pensée à « soi-même » et modestement au « monde », comme Soljenitsyne le préconise. Il s'agirait en fait de « penser global et agir local » selon le mot d'ordre de certains écologistes; « penser global », comme Soljenitsyne s'y est employé; mais « agir local », tant il semble impossible d'« agir global », les échecs répétés des conférences mondiales sur le climat en témoignent. Il s'agirait aussi, *Memento mori*, de se souvenir sans cesse que nous allons mourir, comme Soljenitsyne nous le rappelle en conclusion de son discours: « Corporellement voué à la mort, (la) tâche (de l'homme) sur Terre n'en devient que plus spirituelle: non pas un gorgement de quotidienneté, non pas la recherche des meilleurs moyens d'acquisition, puis de joyeuse dépense des biens matériels, mais l'accomplissement d'un dur et permanent devoir (...): quitter cette vie en créatures plus hautes que nous n'y étions entrés. »

Le Discours de Harvard: réception

Comment donc ce discours a-t-il été reçu?

Selon Daniel Mahoney^[18] « des personnes faisant autorité, tel l'éditorialiste du *New York Times*, ont dit (que Soljenitsyne) était un fanatique moral, un croyant exalté »; pour Arthur Schlesinger, « ce Russe anti-libéral s'est pris pour un messager de Dieu »; quant à Rosalynn Carter, la First Lady, elle a suggéré que « Soljenitsyne devait quitter l'Amérique s'il ne l'aimait pas ». « America, love it, or leave it ! » À cet égard Soljenitsyne écrit dans un texte publié en avril 1980, qu'il a dû faire « face au flot de reproches que faisait pleuvoir sur moi la presse déchainée (je la croyais plus réceptive à la critique). J'étais un fanatique, un possédé, un esprit fêlé, un cynique, un rancunier "fauteur de guerre". Pour finir, et plus simplement, on me signifiait: « Va-t'en d'ici ! » (Élégante application du principe de liberté de parole: les Soviétiques s'expriment-ils autrement?) »^[19].

Ainsi, sur sa défense du « droit de ne pas savoir », dont certains se sont indignés, Soljenitsyne écrit: « Nous qui avons vécu des temps si difficiles, trouvons dégradantes telles informations de la presse (...) nous décrivant quelle sorte de couvre-lit possède Jacqueline Kennedy ou la boisson favorite de telle médiocre chanteuse de variété. » Le ton n'est plus ici celui, véridique, d'un « ami », mais plutôt celui, polémique, du pamphlet; il s'avère décidément inconfortable d'être « persan ». Soljenitsyne observe toutefois avec satisfaction ces propos de la « presse de province »: « Le cri lancé par Soljenitsyne fait peur (...) Mais il se peut en fait que ces paroles soient la vérité et celui qui les a prononcées, un prophète, même si on ne l'honore, ni chez lui, ni dans son pays d'adoption »^[20].

Conclusion

Que dire pour conclure, à la fois sur le *Discours de Harvard* et sur son auteur ?

Sur le discours tout d'abord. Les critiques de Soljenitsyne ont porté ; les réactions de la presse américaine en témoignent. En revanche, hormis la prescription d'« autolimitation », ses propositions positives sont rares. Certes se « limiter » recèle encore une connotation négative, mais cette prescription s'avère fondamentale, et aujourd'hui nous savons qu'il faudrait nous « autolimiter ». Nous le savons, mais le voulons-nous vraiment^[21] ? Et si oui, le pouvons-nous ? Soljenitsyne ne nous renseigne guère à ce sujet ; en fait tous les observateurs et, *a fortiori*, tous les acteurs contemporains semblent l'ignorer. Pour ma part, je pense que le rappel par Soljenitsyne de notre mort est un argument assez convaincant ; ce rappel évoque cette parabole d'un « homme riche dont les terres avaient beaucoup rapporté » et qui souhaitait « construire des greniers plus grands », mais auquel Dieu aurait dit « Insensé, cette nuit même, on va te redemander ton âme. Et ce que tu as amassé, qui l'aura^[22] ? » Forts de ce rappel, on pourrait imaginer une société où l'éducation, chère à Soljenitsyne, serait à nouveau tournée vers les « humanités » et non plus vers la finance ; nos petits-enfants seraient certes moins riches mais, bon gré, mal gré, ils le seront ; en tout cas, ils seraient mieux construits, et donc plus libres. Car nous sommes « embarqués », et si nous n'enrayons pas dès à présent la croissance de notre consommation, la nature, sinon les hommes, s'en chargeront, peut-être violemment.

Sur l'auteur enfin. Que dire de Soljenitsyne ? Revêtu de la même veste traditionnelle et portant pareillement la barbe, certains l'ont comparé à Dostoïevski ; tous deux furent en effet officiers, bagnards, écrivains, russophiles, croyants. Selon Alain Besançon^[23], Soljenitsyne « n'est peut-être pas un grand écrivain (...), peut-être pas un politique accompli, peut-être pas un profond penseur ; mais il a été tout cela assez pour atteindre son but inflexible, libérer son pays du communisme » ; en un mot : « Soljenitsyne est un grand homme ».

J'ajouterais deux points à ce portrait. Le premier : Soljenitsyne m'est apparu comme un bloc, opiniâtre et de bonne foi ; historien et romancier, auteur et acteur, écrivain public et homme libre, Soljenitsyne est entier, il dit ce qu'il pense, tout ce qu'il pense, et il fait ce qu'il dit ; chez lui on n'observe aucun divorce entre sa vie et ses écrits ; sa vie, et sa Russie, ce sont ses écrits. Le second point : Soljenitsyne n'est peut-être pas un « profond penseur », mais il est un témoin ; il est un « lutteur avec son siècle »^[24] ; en fait, il est un prophète ; Soljenitsyne en est conscient, lui qui écrit dans ses *Esquisses d'exil* qu'on le « comparait fréquemment à un prophète biblique »^[25].

C'est pourquoi, contre Zinoviev qui voyait en Soljenitsyne un homme du passé, je pense que le *Discours de Harvard* méritait qu'on le relise et qu'on le médite, car ses critiques se sont avérées pertinentes, et sa ou ses quelques propositions, assez perspicaces, restent toujours actuelles.



Notes

- [1] Alexandre Zinoviev, *Le testament d'une sentinelle*. Propos recueillis par François Busnel et traduits du russe par Valéry Chemelkine, L'Expression, 1^{er} mars 2005.
- [2] Le patronyme *Issaïevitch* est une erreur de transcription commise par l'administration de Rostov en 1936. Le patronyme correct était *Issaakievitch*. Selon Lioudmila Saraskina, après discussion, Alexandre et sa mère décideront de ne pas signaler l'erreur.
- [3] *Komsomol* est le nom courant de l'organisation de la jeunesse communiste du Parti communiste de l'Union soviétique fondée en 1918 et disparue en 1991 ; il est un acronyme de *KOMmounistitcheski SOïouz MOLodioji*.
- [4] *Zek* est l'abréviation de *zaklioutchennyï*, qui signifie « détenu », « enfermé » ; il est le nom donné aux prisonniers d'un camp du Goulag, acronyme de *Glavnoïé OUpravlené LAGereï*, qui signifie « Direction principale des camps ».
- [5] Alexandre Soljenitsyne, *Discours américains*, traduction de Jacques Michaut, Seuil, « Points Actuels », 1975.
- [6] Alexandre Soljenitsyne, *Le déclin du courage*, *Discours de Harvard*, juin 1978, traduction de Geneviève et José Johannet, Les Belles Lettres, 2018.
- [7] Le 27 avril 1940, Soljenitsyne avait épousé Natalia Alexeïevna Rechetovskaïa, dont il a divorcé en 1952, qu'il a épousée à nouveau en 1957, avant un nouveau divorce en 1972. L'année suivante, il épouse Natalia Dimitrievna Svetlova, une mathématicienne de 32 ans. En plus de Dimitri, fils de son premier mariage, il aura avec sa seconde épouse trois enfants, Yermolai (né en 1970), Ignat (né en 1972) et Stepan (né en 1973).
- [8] Jean-Jacques Rousseau, *Dialogues : Rousseau juge de Jean-Jacques*, 1772-1776.
- [9] Notamment Machiavel, Montaigne, Hobbes, Pascal, La Rochefoucauld, Spinoza, Montesquieu...
- [10] Spinoza, *Lettre à un de ses amis, pouvant servir de préface au Traité politique*, 1-1.
- [11] Albert O. Hirschman, *Les passions et les intérêts*, 1977, PUF, 2005.
- [12] Montesquieu, *De l'Esprit des Lois*, XXI, 20 et III, 7.
- [13] Évangile selon saint Mathieu, 4, 4.

- [14] Olivier Rey, *Leurre et malheur du transhumanisme*, Desclée de Brouwer, 2018. L'auteur y observe, p. 34 et 35, que « *la mort de la mort* » est une « *promesse (.) trop grande, à la fois pour qu'on y croie, et pour qu'on n'y croie pas* » et que « *les géants de l'internet ont intérêt à soutenir le mouvement transhumaniste* » car « *il les aide à faire accepter au public leur entreprise dévorante sur le monde* ».
- [15] Alain Finkielkraut, *Propos recueillis par Benoît Goetz*, 1997.
- [16] Jacques Ellul, *Le système technicien*, Calmann-Lévy, 1977, p. 245.
- [17] *Id.*, *ibid.*, p. 141.
- [18] Daniel Mahoney, *Alexandre Soljenitsyne, En finir avec l'idéologie*, Fayard Commentaire, 2008, p. 55.
- [19] *Id.*, *Du danger que fait courir à l'Occident son ignorance de la Russie*, in *L'erreur de l'Occident*, traduction de Nikita Struve, Grasset, 2016, p. 106.
- [20] Alexandre Soljenitsyne, *Le grain tombé entre les meules*, Esquisses d'exil, traduction de Geneviève et José Johannet, Fayard, 1998, p. 424.
- [21] Cf. Ovide, *Les Métamorphoses*, VII, 20 : *video meliora proboque sed deteriora sequor*.
- [22] Évangile selon saint Luc, 12, 16-21.
- [23] Daniel Mahoney, *op. cit.*, Avant-propos d'Alain Besançon, p. 8.
- [24] Georges Nivat, *Alexandre Soljenitsyne, un écrivain en lutte avec son siècle*, Éditions des Syrtes, 2018.
- [25] Alexandre Soljenitsyne, p. 423.